

CAMPCAMP

IN DOG WE TRUST

N° 10 - 21 JUILLET 2009 - WWW.LFKS.NET

DE LA DIFFI- CULTÉ DES VERSIONS FRAN- ÇAISES

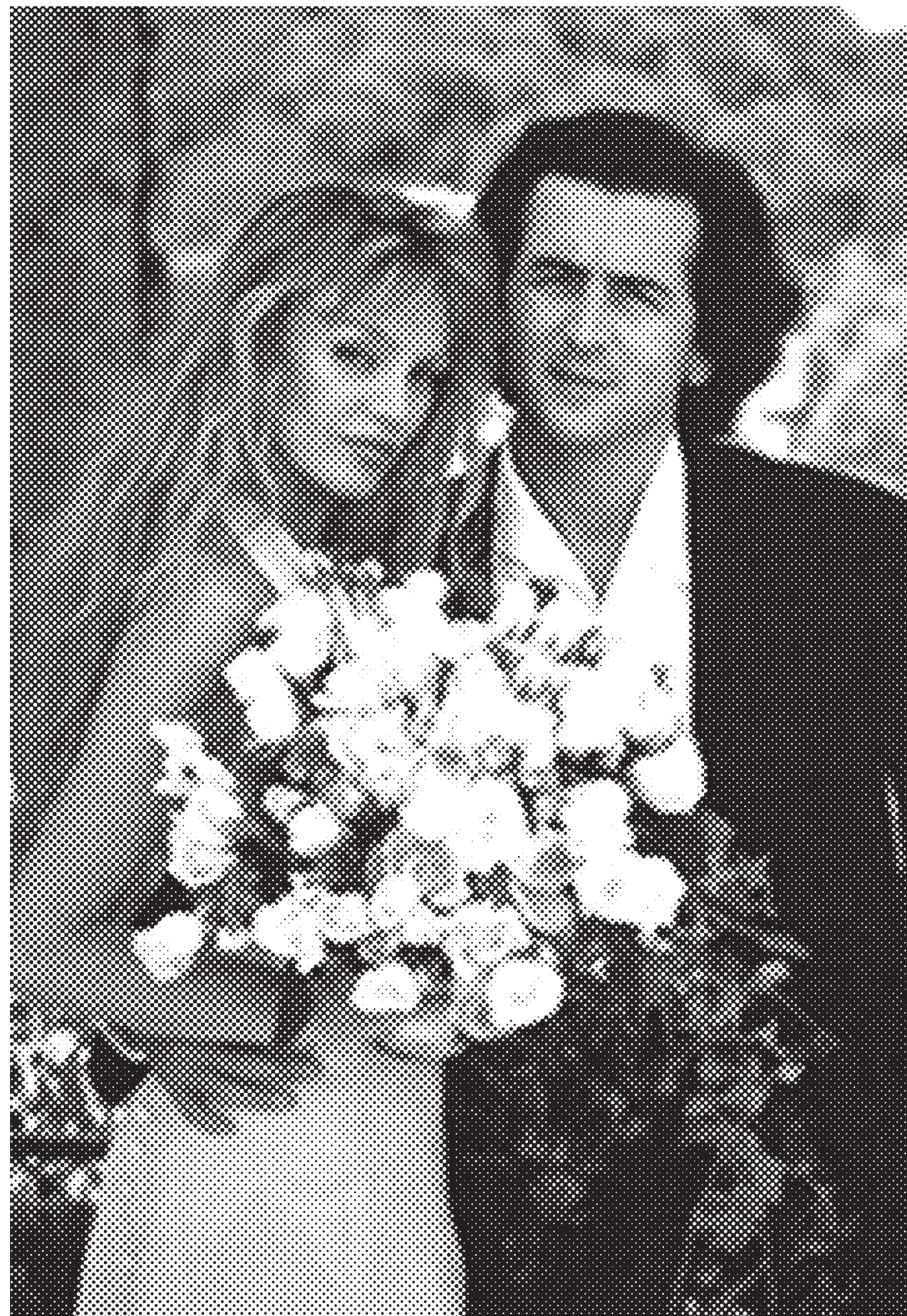
**ALL POWER TO
THE PEOPLE**

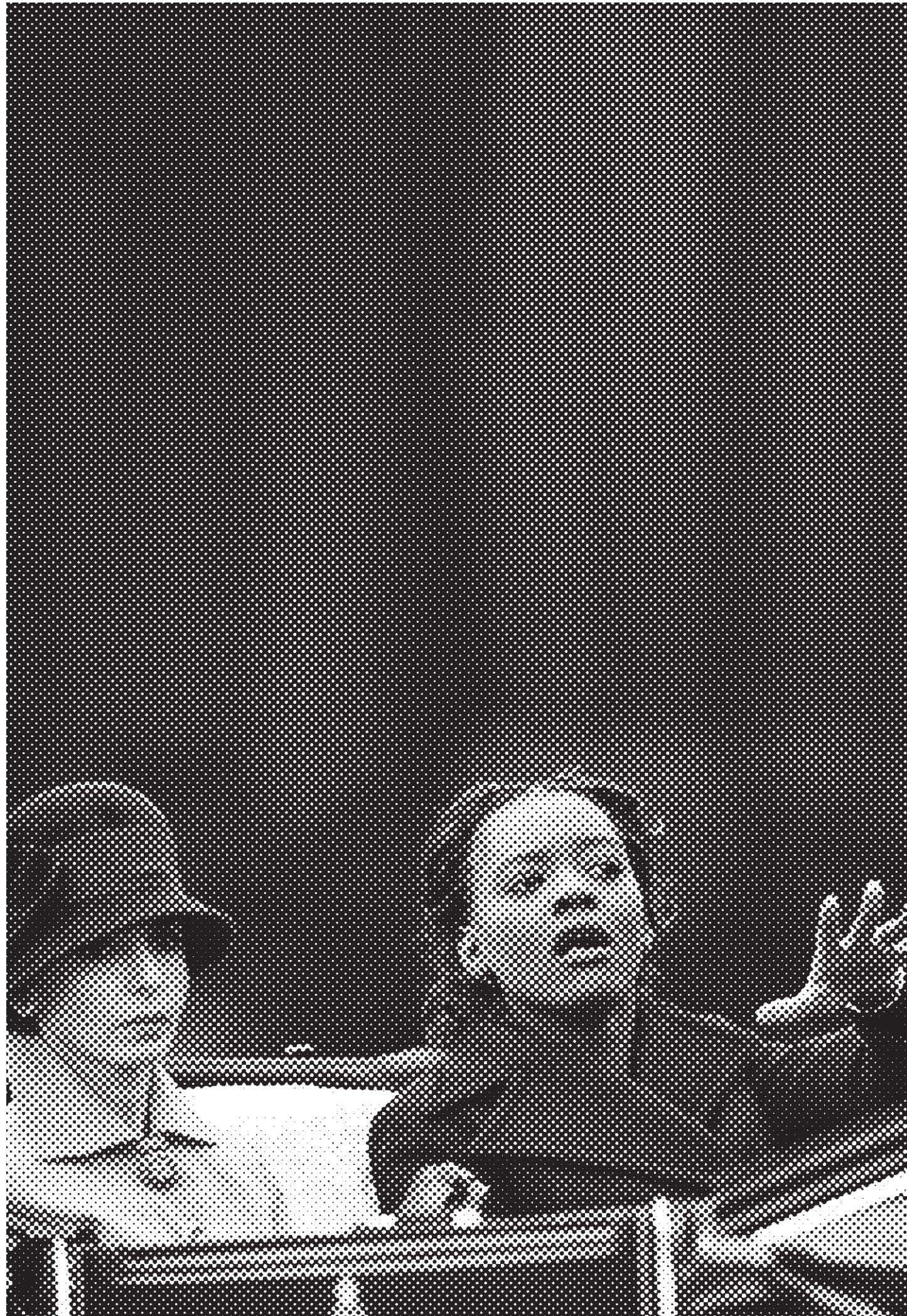


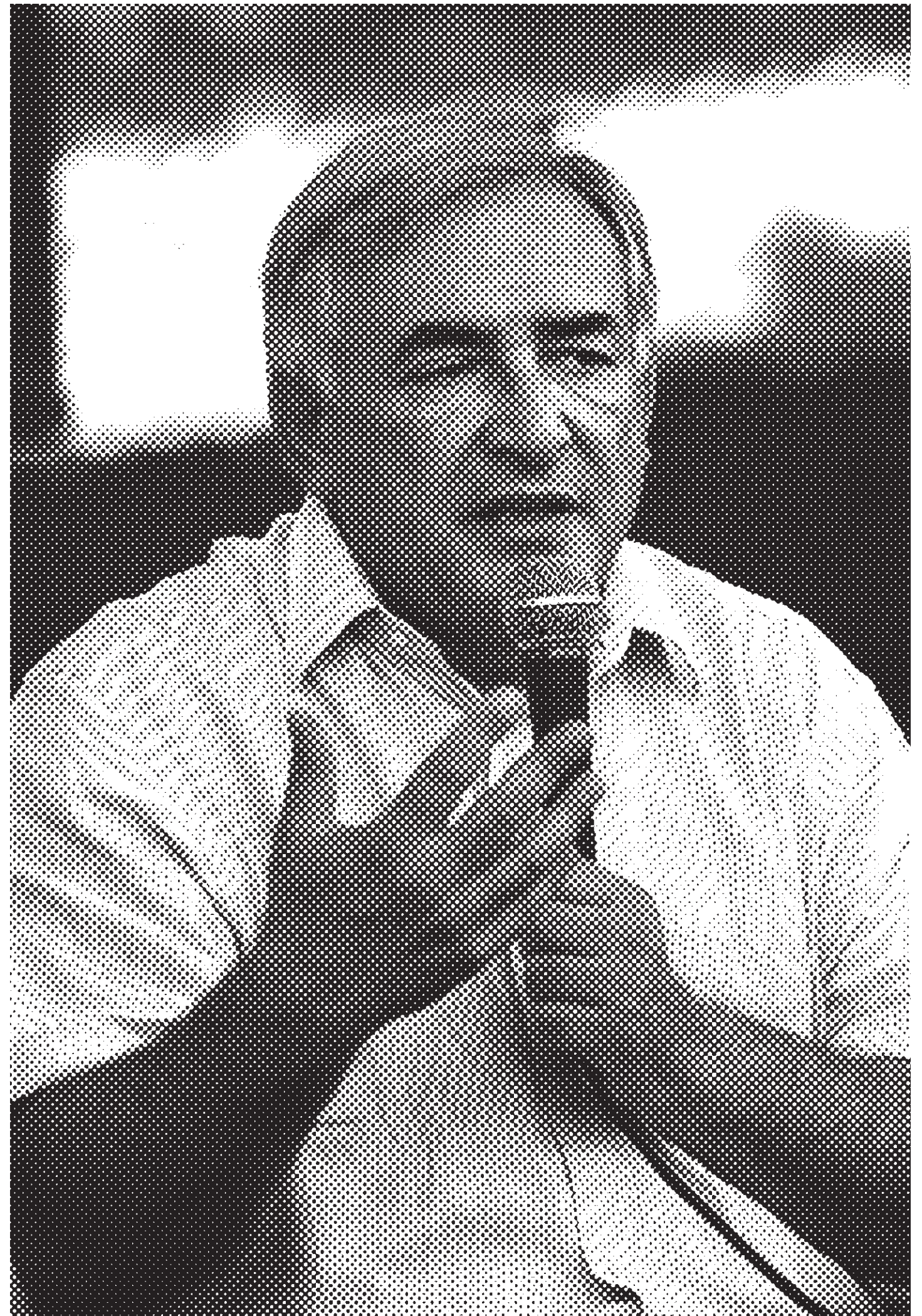
**TOUT LE POUVOIR
AUX PEUPLE**

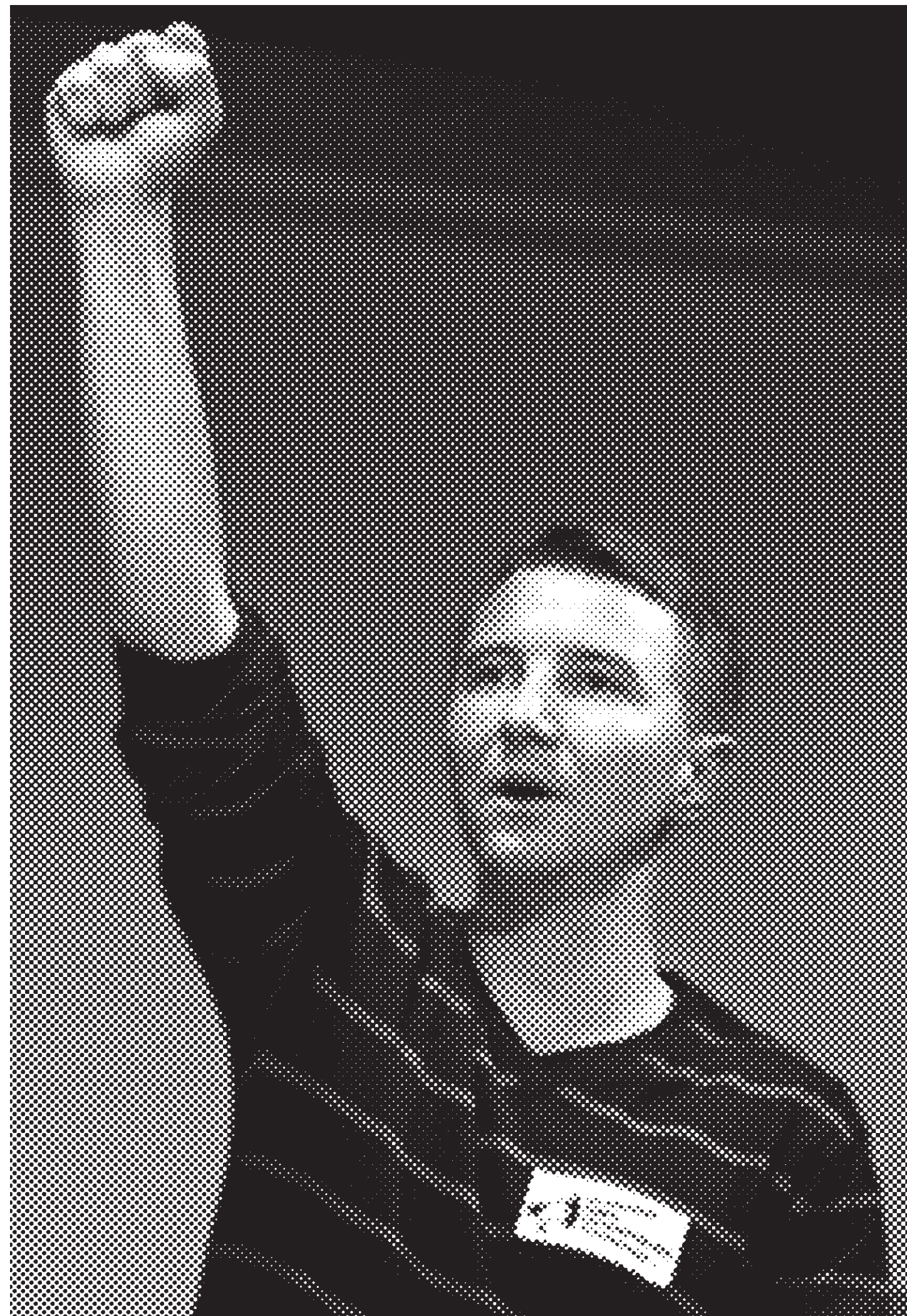






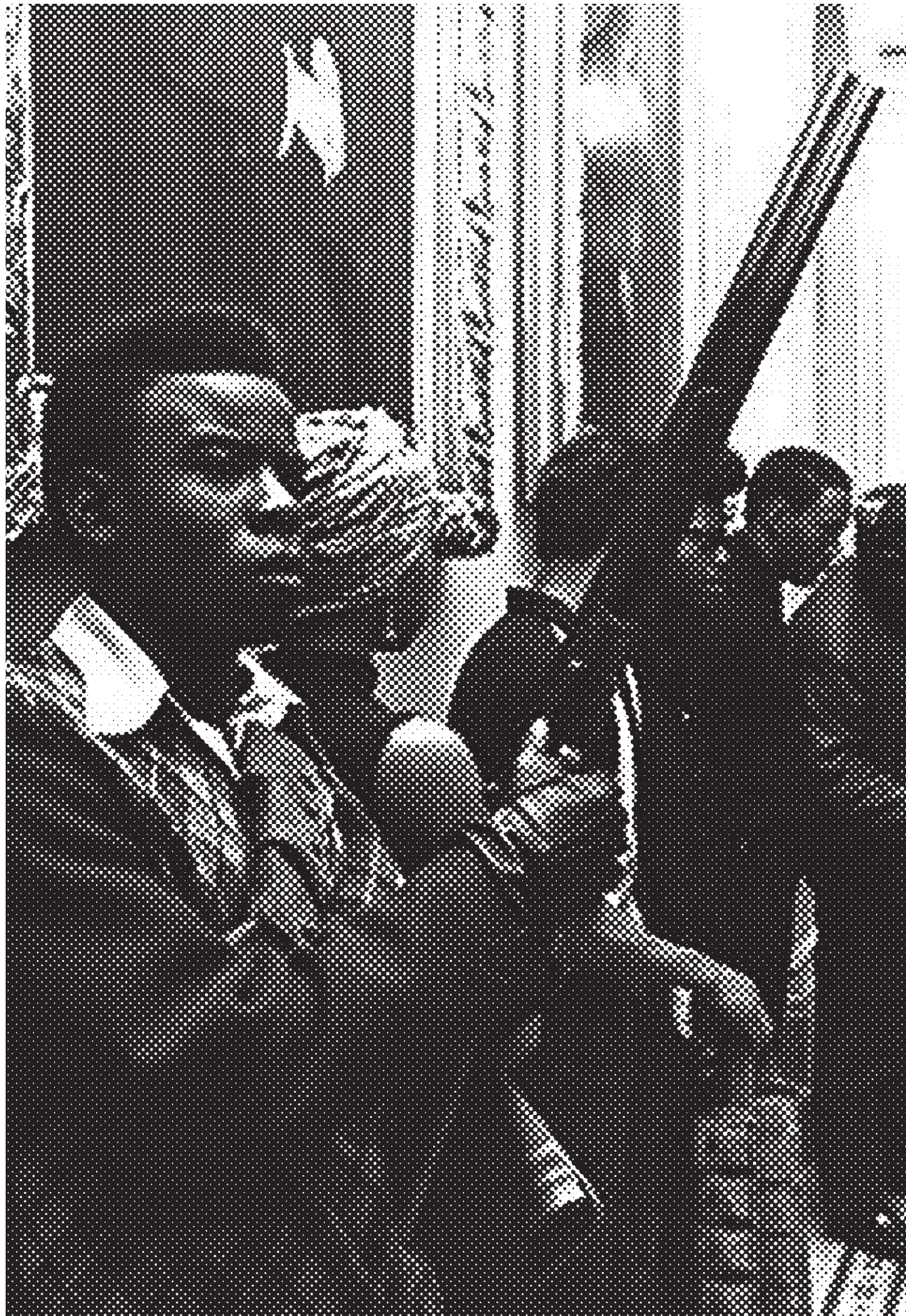














RÉPRESSION / DÉPRESSION / EXPRESSION (POLITIQUES)

C’est une croisade des Justes. C’est la croisade de ceux qui ont triomphé pour le « Bien » et par le « Bien » ; et qui ont triomphé de telle sorte que les vaincus n’ont toujours pas compris comment ils l’ont été et finissent par se retourner contre eux-mêmes, exhibant leur mépris pour ce qu’ils ont été.

Pour l’heure, c’est précisément à eux, aux vaincus, de parler en lieu et place du vainqueur. Avec la ferveur des nouveaux convertis, ils vantent ses mérites, et le plus souvent mieux que lui. Ils encouragent, recommandent la reddition. À la manière des missionnaires évangélistes, ils appellent à la conversion. Les plus ardents de ces repentis prétendent même publiquement avoir plus gagné à leur défaite qu’ils ne pouvaient obtenir d’une victoire. En cela, ils deviennent essentiels à un dernier élan de la conquête : ils sont les plus habiles à requalifier les anciens mots de leur insoumission au regard de ce qu’ils s’acharnent à présenter comme un renversement complet du sens des choses et de l’Histoire. Ainsi, les formes nouvelles d’une campagne d’annexions, au demeurant impitoyable, empruntent au vocabulaire de ceux qui s’opposèrent jadis à la logique conquérante du Grand Marché. De ce procédé fait pour démanteler la raison, il ressort que pour rester fidèle à ce que l’on pensait hier, il faut se disposer à penser le contraire aujourd’hui.

Cette nouvelle « mission civilisatrice » s’avance appuyée sur sa police, sur son armée, ses blocus alimentaires, ses remises de dettes sous conditions, ses mandats d’arrêt, et sur cette idée simple, efficace et frivole comme un slogan, qui veut que : plus le Marché se développe plus la démocratie progresse et plus le Marché se mondialise plus se mondialise aussi la démocratie. De là, une autre idée encore, et qui cache moins son jeu : plus la liberté s’étend et se développe et plus elle veut le Grand Marché, plus le Grand Marché se développe et s’étend, plus il assure la liberté.

Ce sont les pays aux plus hauts revenus qui se disent démocratiques et ce n’est pas du tout par hasard. Créatures du système marchand, ces régimes politiques lui sont simplement consubstantiels. Si bien que juger de l’un, c’est juger de l’autre et réciproquement. Avancer le nom de « démocratie » à leur propos ainsi n’a de sens qu’en regard du sens que le système donne à ce mot. Mais savoir si les régimes dont se prévaut le Marché mondialisé sont réellement démocratiques n’est pas l’important ; cela n’a même aucune espèce d’importance. Le véritable régime politique du système marchand, c’est le

système lui-même et cela sous quelque nom d’emprunt qu’il prenne, fût-il celui, largement usurpé, de démocratie. Les variantes que nous pouvons connaître ou rencontrer sous le nom de démocratie ne sont que l’expression, en termes d’institutions politiques, des mœurs et des exigences imposées par le pouvoir du Grand Marché. Elles ne sont finalement que la forme politique qui convient le mieux à ce qu’il est, à ce qui le gouverne, à ce qui lui est nécessaire et qui, du fait de son incontestable domination sur le monde, est en phase de devenir la nécessité de tous.

Quelle économie serait envisageable sous le primat d’une vie collective démocratique qui n’en référerait qu’à elle-même et qu’à ses propres principes ? Telle est la question d’un point de vue politique. Mais on l’a abandonnée au profit de cette autre qui en est la forme inversée : étant donné le primat de la domination sans partage des mœurs par le Marché, quelles formes démocratiques nous sont encore possibles ? Et elles sont peu nombreuses, en vérité, et bien tristes, sauf à considérer qu’une vie démocratique idéale, se résume au rituel folklorique et à demi désaffecté des élections.

L’essence de la vie démocratique dans ce qui nous est proposé d’en connaître est donnée par l’accès à la consommation. La liberté, l’égalité et la justice y sont limitées aux conditions de l’avoir et de l’acquisition. La liberté ne peut y être que la liberté de quelque chose ; la liberté de faire ceci ou cela, d’accéder à ceci ou à cela, mais certainement pas une liberté indéterminée qui, elle, déciderait de l’existence de ceci ou de cela, de son intérêt ou de son inintérêt. Sous les régimes du Grand Marché, la liberté n’est qu’un service parmi d’autres. C’est au même titre que tout ce que ce système produit qu’elle est distribuée : en service public, en biens d’équipement et comme investissement en attente de sa rentabilité. Conditionnée par les performances d’une suprématie économique et militaire dans un monde organisé comme un marché, l’idée de liberté prend la forme d’une plus-value, de dividendes redistribués, d’un revenu du capital destiné à être réinvesti. La liberté n’est ainsi plus guère que ce qui donne encore du sens au verbe acheter.

À l’inverse de ce que le mot « démocratie » pouvait suggérer, les régimes dits démocratiques que le Grand Marché a mis en place consistent en une organisation de plus en plus poussée et de plus en plus raffinée de la passivité. Rien, de l’administration, de la politique, du commerce aux médias, qui ne soit préventif,

qui n’anticipe le désir, le souhait, la réflexion, la rencontre, la discussion. Les démocraties du marché mondial sont destinées à être apolitiques ; c’est là le luxe que celui-ci promet, la figure ultime du confort. Après avoir débarrassé tout le monde du poids de l’existence, il s’agissait de le débarrasser aussi de la politique. Mais après tout, n’est-ce pas, dans une telle situation, à quoi servirait-il que l’on parle, que l’on pense et agisse d’une manière politique ? L’ennui aurait été que la démocratie soit un mode de reconnaissance de la pensée politique et de son expression comme marque inaliénable de l’existence de chacun. Mais, dès lors qu’il n’est plus une seule existence humaine qui ne soit d’abord artificiellement débarrassée de ses caractères humains et à l’instant où ces existences-là n’ont presque plus rien à dire d’autre que la liste de leur prochaines réclamations pour plus de soutien, plus d’artifices, plus de prothèses, plus de passivité encore dans la vie entière, il ne coûte rien de continuer à nommer démocratie cette sinistre parodie. Au contraire, il y a là beaucoup à gagner.

Comment se souvenir des civilisations millénaires qui existaient encore sur Terre au début du siècle et que soixante années de civilisation capitaliste ont su faire disparaître sans espoir de retour ? Elles ont disparu comme en un jour, sous l’effet de la domination économique, culturelle, politique et militaire de ce système porté par une cupidité érigée en dogme, une absence de scrupules qu’aucune autre civilisation n’avait jusqu’alors développée à ce point. Même chez ceux que l’on cite si volontiers dans les écoles de la République comme exemples de cynisme, il y avait moins de barbarie et de cruauté. Tout cela passe pour un accident, une bavure. Il n’en est rien, mais c’est ce qu’il est proposé à tous de penser. Il s’agit d’effets dévastateurs qui ne peuvent être attribués à rien ni reprochés à personne... sauf à ceux qui ont laissé faire en sachant tout cela et à ceux qui en ont lâchement profité ; à ceux qui disaient (et quelquefois croyaient) combattre tout cela mais en espérant surtout se faire remarquer. On ne peut pas laisser passer cette fourberie de la soi-disant ignorance de ce qui a eu lieu : il n’est pas un seul geste criminel de ce système dans le monde qui n’ait été d’une manière ou d’une autre signalé, rien qui ne soit passé inaperçu pendant cette dévastation.

L’impuissance des uns mêlée à l’assentiment actif de quelques autres, à l’obéissance du plus grand nombre et à l’incrédulité éberluée de ceux qui croyaient tout surveiller ont abouti à l’extermination de ce que des hommes avaient mis des millénaires à fabriquer, à perfectionner, à façonner : des civilisations. Et tout cela au profit d’un néant profond, peuplé d’âmes errantes que sont sensés consoler des sacs de riz et quelques boîtes de conserves. Car, oui, il reste des reliques vivantes. Il faut qu’il en reste et qu’il en reste suffisamment. La survivance des corps doit témoigner : de ce qu’il n’y a pas eu meurtre, de ce qu’on peut détruire ce qui fait l’humanité collective des êtres sans

détruire la chair de l’homme. Il est à cet effet nécessaire que soient exhibés des hommes déguisés avec leurs propres habits, avec leurs propres vestiges d’histoire, avec leurs propres traits morphologiques collant à leur propre peau comme des masques et destinés à cacher leur disparition.

Il faut exhiber des peuples, le plus de vrais faux peuples possibles, de simili peuples, des « identités » dit-on, des « singularités d’être », et tout cela pour conjurer cette horreur prévisible qu’à force de liquidations, de remodelage et de reformatage pour les besoins de l’économie de marché, il n’y aura bientôt plus en ce monde un seul visage humain. Il est devenu impératif que cet immense carnage de civilisations soit conjuré. Il est indispensable que soient montrés des effigies, des traces, des témoignages, des spectres de ces civilisations anéanties, pour les faire passer pour actuellement moribondes et désespérément vouées à périr d’elles-mêmes. Culte de la différence, de l’authenticité, de l’identité : ignoble procédé pour simuler la résurrection de ses victimes comme agitant de force les bras d’un agonisant. Et là, leur agiter les bras aussi, et puis la tête, et les souvenirs, les savoir-faire, les danses, les musiques, et les amener à témoigner de ce qu’il n’y a pas eu crime, aucun crime, qu’il y a eu « ils ne savent pas quoi », sans doute une sorte de *fatum*, ou un mauvais sort.

Plus la civilisation de marché progresse, plus ceux qui en conduisent ou en accompagnent la progression se convainquent de la nécessité de la rendre toujours plus commune et plus intime à tous. Ils sont convaincus que son manque à être déjà entièrement planétarisée, généralisée et installée dans les mœurs et dans les esprits est la seule raison des désastres auxquels il nous est encore donné d’assister. À ce train, sur la planète, l’ensemble des comportements et des mœurs sera bientôt réglé sur la relation de concurrence marchande et de lutte pour la survie individuelle. Ce moment de l’unification du système marchand une fois atteint, le fonctionnement mondial de ce système réunira sur lui la totalité de la haine et de l’espoir. Ce sera le moment où le risque d’une désagrégation sera le plus proche, le plus imminent. Quand les mécanismes qui le régissent auront conduit leur unité jusqu’au stade planétaire, le moindre incident mettra l’ensemble en péril. Le potentiel catastrophique de chaque incident impliquera alors toujours plus de pureté dans le système, toujours plus de simplification dans le mode et l’exercice de la domination, toujours plus d’arraisonnement, toujours plus de police et d’encadrement.

Mais il reste ceci, comme une ancienne et réjouissante vérité : de ce qu’un monde rejette, un jour ou l’autre, naît la force capable de le manger. Une telle force grandit du rire suscité dès ses premiers coups de boutoirs et la révélation soudaine de la faiblesse et de l’inanité de ce qui a passé si longtemps pour la perfection en matière de terreur et de domination.



AYANT REMPLI LE RÔLE QUI LUI AVAIT ÉTÉ ASSIGNÉ, CAMPCAMP A ÉTÉ DISSOUT PAR LFKS LE 21 JUILLET À 23H30